

C'est ce je ne sais quoi, pour m'exprimer comme tous ceux qui ne trouvent plus de paroles, qui fait que certains auteurs vous transportent, et que d'autres vous irritent ou vous ennuiant : les premiers sont nombreux, les autres ne le sont pas. N'est-ce pas vrai que vous lisez lentement une page de Madame de Sévigné, que vous la relisez, que vous prenez goutte à goutte et que vous vous arrêtez pour savourer cet élixir merveilleux ? A quoi est-ce que cela est dû ? Au nombre. Ne faites-vous pas ainsi pour Racine, pour Fénelon, pour Veillot, pour Lamartine ? N'est-il pas également vrai que vous fermez de dépit les œuvres d'un Hugo, et que vous bâillez sur celles d'un Fontenelle ? A quoi est-ce que cela est dû ? A la rudesse de l'un, à l'élégance factice de l'autre, à l'absence de vraie et forte harmonie chez tous les deux.

Entendu dans le sens où je viens de le décrire, le nombre oratoire fait la gloire de l'humanité dans la personne des Xénophon, des Cicéron, des Bourdaloue, des Massillon. Il était surtout l'apanage des anciens, qui, dit Louis Veillot, "savaient la langue, tandis que nous avons emmagasiné des mots."

Il est, je le sais, une autre sorte d'harmonie dans le style, qui ne va guère, en général, qu'aux phrases et aux mots, et qu'on est convenu d'appeler le nombre proprement dit. C'est l'élégance des Isocrate, des Lactance, des Fléchier, des Marmontel, dont les noms quoique à une grande distance de ceux des Démosthènes, des Basile, des Tit-Live, des Bossuet, des Buffon, sont encore infiniment respectables.

Quant aux faux artifices et à la creuse déclamation des rhéteurs, race qui a toujours pullulé, à côté des vrais orateurs et des écrivains de mérite, il n'en peut être question ici. C'est pure vanité et charlatanisme.

Je me permets, en finissant, d'inviter tous mes jeunes lecteurs, et même les vieux, à étudier dans les grands modèles, à cultiver et à pratiquer pour eux-mêmes, le nombre oratoire. Il est certain que rien n'est plus digne de leur estime et de leur application, le nombre étant, comme on l'a vu, le terme le plus parfait, le plus accompli objet de la parole humaine. Il y a, sans doute, des hommes qui ont le malheur d'être insensibles à l'harmonie et à la musique. Mon Dieu !

plaignons-les, et continuons à en être, pour notre part, touchés et ravis.

ABNER.

POESIE NIVERNAISE (1)

CHEZ NOUS, PAR M. ACHILLE MILLIEN.—EN SOUS-TITRE : *Le long des sentes nivernaises, Airs de flûte, Le jour qui tombe*

On me permettra de présenter aujourd'hui aux lecteurs de la *Vérité* un auteur d'outre-mer. C'est un poète nivernais, M. Achille Millien, déjà connu et estimé en France, et qui a publié il n'y a pas longtemps son dernier volume, intitulé *Chez nous*.

M. Millien a commencé à écrire des vers pour le public dès 1860. Depuis lors, il en a fait paraître beaucoup de recueils, dont ceux qui s'étendent jusqu'à 1873 ont été réunis en deux volumes de luxe, édités à Paris par M. Alphonse Lemerre. M. Armand de Pontmartin disait, en 1875, à propos de cette édition illustrée : "N'est-ce pas déjà de bien bon augure, un poète inspirant, par son caractère et son talent, assez de confiance et de sympathie, pour que des artistes tels que Barrias, Chabry Hanoteau, Bryon, Patrois, Max Lalanne, Suffroy, etc., etc., se fassent les confidentes de son œuvre, en étudiant tous les aspects, en pénétrant le sens intime, et rapportent de cette intimité de délicieux dessins ?" Je n'ai pas été à même d'apprécier le mérite des artistes, mais je puis peut-être, par comparaison, me rendre assez bien compte de l'œuvre inspiratrice. A en juger, en effet, par le volume de *Chez nous*, le talent de M. A. Millien est très souple et très divers, et a été fort capable assurément de provoquer la verte artistique d'amis dévoués.

L'œuvre de M. Achille Millien, poursuivait M. de Pontmartin, est trop vaste pour que l'analyse puisse l'effleurer, même avec des pattes de mouche ou des ailes d'abeille. Je crois en donner une idée assez exacte en la comparant à un immense olivier où toutes les voix du monde extérieur et du monde invisible rencontreraient tour à tour un accompagnement ou une mélodie." Le défaut de M. de Pontmartin n'est pas, d'ordinaire, de mesurer parcimonieusement l'éloge. Néanmoins je crois cette appréciation vraie dans son ensemble, si ce n'est peut-être qu'au mot *aste* je substituerais le mot *variété*, les proportions semblant mieux gardées ainsi.

Le fond de cette poésie, répandue dans la multitude de menues pièces qui forment le livre dont nous avons à nous occuper en ce moment, est d'intérêt particulier et tout local. Il consiste en descriptions champêtres, en airs rustiques et joyeux, en strophes élegiques. L'idylle s'y mêle à la chanson alerte et gaie et aux couplets patriotiques. C'est, avant tout, comme l'indique le titre *Chez nous*, la peinture du sol natal de l'auteur, de ce doux Nivernais, avec ses paysages agréables, ses sites familiers, ses sentes embaumées, la mélancolie de ses jours qui tombent, ses fêtes populaires, célébrées sur la flûte ou le cha-

(1) — Nous regrettons de n'avoir pu reproduire avant aujourd'hui cette critique littéraire, publiée sur la *Vérité* du 18 juillet dernier. R.É.D.

lumeau, ses légendes, gaies ou tristes, ses simples habitants, ses mœurs aimables et pittoresques, ses solennités pieuses, ses intimités de foyer, avec l'ensemble enfin de tout ce qui a allumé au cœur du poète cet amour si vif du coin de pays où il est né et qui l'y attache si fortement. Car M. Achille Millien est un poète de province, qui habite sa province, et qui s'en vante. Il plaint, en invectivant contre eux, ceux qui abandonnent la leur pour le séjour de Paris. A maintes reprises, il renouvelle le conseil de ne pas commettre cette sottise. Lorsqu'il est sur ce sujet, il parle d'abondance, et rencontre des accents éloquentes. Qu'on en juge par les strophes suivantes :

Jeune homme, où t'en vas-tu ? — Je m'en vais
[à la ville ;

J'ai, depuis l'autre mois, dix-huit ans révo.
[lus ;

On dit que je ne suis ni sot ni malhabile,
Je renonce au village, on ne m'y verra plus.

Quel avenir m'attend ici ? Qu'y peut-on
[faire ?

Vivre en portant toujours, mal vêtus, mal
[nourris...

C'était bon pour les vieux, ce n'est pas mon
[affaire,

Et je sens que ma place est marquée à Paris.

Ils s'en vont tous de même. Oui, bien peu
[sont fidèles

A la tradition, au culte du foyer !
Et combien ont souci de chercher leurs mo-
[dèles

Parmi les devanciers, qu'ils voudraient ou-
[blier ?

Ils s'en vont sans bonsoir, ils ont perdu
[leurs guides ;

L'exemple doit venir du riche et du savant ;
Sans doute l'on verrait les chaumières moins
[vidées

Si les châteaux étaient habités plus souvent.

Un souffle malfaisant vous énerve et vous
[glace ;

Des accents dangereux vous trouvent com-
[plaisans...

Ah ! combien de vos fils reniant votre race
Rougisent de porter le nom de paysans !

O France, ô mon pays, je t'aime dans ta gloi-
[re ;

Tes triomphes souvent de mes propres dou-
[leurs

M'ont consolé ! Tes deuils jettent leur ombre
[noire

En mon sein filial : je t'aime en tes mal-
[heurs !

Je t'aime en quelque lieu que la brise secoue
Les plis de ton drapeau, mais pour toi mon
[amour

Avec plus de ferveur s'exalte et se dévoue
Dans le coin de ton sol où j'ai reçu le jour.

C'est là que je sens mieux battre mon cœur,
[ô France,

Et c'est là que pour toi palpite mieux le
[mien ;

Y vivre jusqu'au bout, telle est mon espérance,
Y reposer en paix sera mon dernier bien !

(A suivre)

ABNER.

Il va être hebdomadaire...

C'est de l'Oiseau-Mouche qu'il s'agit, et c'est lui qui désormais va paraître toutes les semaines. Il faut bien avouer, par exemple, que son beau zèle ne durera guère, et que, dès le mois de février, il recommencera à être semi-mensuel ou plutôt, suivant la langue d'aujourd'hui, bimensuel.

En ce mois de janvier nous devons trois numéros à nos lecteurs. Ils les auront d'ici à la fin du mois, quoi qu'il arrive, et dusious-nous y user tout ce que nous avons de plumes.